

questions
de communication

Questions de communication

15 | 2009

Pathologies sociales de la communication

Pour une histoire genrée des médias

For a gendered history of the media

Marie-Ève Thérénty



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/577>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.577](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.577)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 247-260

ISBN : 978-2-86480-989-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marie-Ève Thérénty, « Pour une histoire genrée des médias », *Questions de communication* [En ligne], 15 | 2009, mis en ligne le 01 août 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/577> ; DOI : [10.4000/questionsdecommunication.577](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.577)

Tous droits réservés

MARIE-ÈVE THÉRENTY

Institut universitaire de France

Représenter, inventer la réalité du romantisme à l'aube du XXI^e siècle

Université Montpellier 3

met@club-internet.fr

POUR UNE HISTOIRE GENRÉE DES MÉDIAS

Résumé. — Cet article voudrait montrer l'importance de la prise en compte de l'Histoire dans l'étude des rapports entre le *gender* et les médias. Ce retour en arrière est plein d'enseignements. D'abord, il confirme et valide historiquement que la presse constitue généralement un instrument qui conforte et fait circuler les discriminations et les préjugés sexués ; en même temps, ces recherches permettent de mettre au jour un rôle certain de la presse, et pas seulement de la presse féministe, dans la transgression progressive de certaines barrières. Ceci est particulièrement vrai dans le domaine des écritures de presse où les quelques femmes au XIX^e siècle qui ont réussi à s'introduire dans les milieux journalistiques ont parfois innové. Ultimement, cela invite à remettre en cause les histoires traditionnelles de la presse qui ont notamment occulté les inventions médiatiques et poétiques des femmes journalistes.

Mots clés. — XIX^e siècle, *gender*, presse écrite, histoire de la presse, femmes.

Cette réponse à la contribution de Marlène Coulomb-Gully (2009) appuiera nombre de ses hypothèses, notamment sur les réticences des sciences de l'information et de la communication comme de l'ensemble des études médiatiques, qu'elles soient historiques, littéraires ou culturelles à se tourner vers les études de genre. Elle voudra également, à partir de réflexions faites à partir d'un programme de recherches « Masculin/féminin et presse au XIX^e siècle » mené par Christine Planté et Marie-Ève Thérenty à Lyon et à Montpellier, insister sur l'utilité d'un regard historique et rétrospectif sur les médias, regard qui permettra non seulement de faire émerger des continents journalistiques oubliés par les histoires de la presse traditionnelle mais également de recadrer le rôle des médias dans la sexuation de notre société.

Petit prélude autobiographique

Je commencerai par replacer mon intérêt relativement récent pour les *gender studies* dans mon parcours de chercheuse. Ce parcours professionnel confirmera les hypothèses globales formulées sur les carrières par Marlène Coulomb-Gully. Il s'est fait tout entier à l'intérieur de la 9^e section (littérature française) mais avec un objet de recherche un peu incongru, semblant relever, à l'origine, plus de la discipline historique que des lettres : la presse au XIX^e siècle. Cet objet inattendu pour une spécialiste de littérature a engendré une démarche transdisciplinaire, et sans doute un peu marginale par rapport aux études actoriales traditionnellement de mise dans les disciplines littéraires, et a peut-être prédéterminé une certaine sensibilité aux questions de genre. En effet, une pratique d'emblée interdisciplinaire de la recherche habitue à intervenir dans des champs disciplinaires qui ne sont pas les siens. De plus, l'étude de textes considérés par définition comme mineurs aux yeux du panthéon littéraire, puisque journalistiques, conduit à ne pas préjuger de la valeur des écrits en fonction du support, ni éventuellement en fonction du sexe de leurs auteurs. La légitimité d'un chercheur sur la presse ne provient pas de la hiérarchie attribuée par l'institution aux auteurs qu'il étudie mais de sa capacité à éclairer d'un jour nouveau les grandes scissions historiographiques des écritures journalistiques. D'emblée, mon expérience de chercheuse s'est donc jouée à la frontière des disciplines, et ces pratiques transgressives par rapport à la norme de l'institution m'ont sans doute préparée à être particulièrement sensible à la problématique *gender* qui hésite à se situer dans le champ universitaire. Au moment de mon habilitation à diriger des recherches, et avec l'amicale complicité de Christine Planté (1989), spécialiste des études de genre, j'ai peu à peu réorienté une partie de ma recherche de spécialité vers ces questions et chausser les nouvelles « lunettes du genre » m'a amenée à considérer d'un tout autre œil l'histoire de la presse au XIX^e siècle, domaine que

j'avais déjà pourtant bien arpenté. Je codirige actuellement avec Christine Planté un programme intitulé « Masculin/féminin et presse au XIX^e siècle » qui fait partie du projet « Genre et culture » dirigé par Christine Planté et lui-même intégré dans le Cluster 13 (Culture, patrimoine et création) administré par Philippe Régnier de la région Rhône-Alpes. Ce programme est conduit conjointement entre deux universités à Lyon 2 et à Montpellier 3 et deux centres de recherches : le laboratoire UMR-Lire du CNRS à Lyon et l'équipe d'accueil EA 4209 Rirra21 (Représenter, inventer la réalité du romantisme à l'aube du XIX^e siècle) à Montpellier. Après ce prélude biographique et personnel, c'est à la lumière de cette expérience et de cette réorientation¹ que je souhaiterais répondre à Marlène Coulomb-Gully et montrer les effets du recul historique.

Masculin/féminin et presse au XIX^e siècle

Les relations entre presse et catégories de genre restent aussi largement à explorer pour le XIX^e siècle. Que sait-on de la place des femmes, des rapports entre hommes et femmes, entre masculin et féminin dans l'univers du journal à cette époque ? Par sa périodicité, par les rythmes nouveaux qu'il impose au quotidien, par les représentations qu'il diffuse, le journal modifie l'ensemble des activités sociales, économiques, politiques et culturelles, des appréciations et des visions du monde, projetées toutes ensemble dans une culture de la périodicité et du flux médiatique. L'étude des multiples appropriations par les hommes et les femmes de la culture médiatique émergente au XIX^e siècle, leur utilisation de ces supports dans leur appréhension d'un monde structuré par la différence des sexes se déroulent selon des procédés multiples et complexes.

Dès le XIX^e siècle, la presse fait circuler des représentations de la différence des sexes, elle constitue également sans nul doute un lieu très important de la construction de cette différence. Elle favorise les constructions identitaires, les identifications sociales et politiques, elle propose des codes de déchiffrement du monde informés par le genre, fournit des modèles de vie au quotidien, introduit de nouvelles valeurs et de nouvelles formes culturelles et artistiques, favorise l'intégration des nouvelles connaissances scientifiques et médicales (en particulier sur la différence des sexes) – mais elle diffuse aussi les préjugés, les résistances aux transformations, les rumeurs et les mythes.

¹ Cette réponse se fait en mon nom propre.

Les règles de la méthode

Pour contribuer à cette cartographie des études médiatiques de genre sur le territoire français que Marlène Coulomb-Gully appelle de ses vœux, je souhaiterais revenir sur les conclusions pleines de paradoxes que j'ai personnellement tirées de cette participation au programme « Masculin/féminin et presse au XIX^e siècle ». Trois règles essentielles ont petit à petit structuré une pratique qui pense finalement parler autant d'aujourd'hui que d'hier, ou plutôt qui prétend que parler d'hier permettra de justifier certaines pratiques universitaires et journalistiques d'aujourd'hui : inscrire l'histoire des rapports du *gender* aux médias dans le temps long pour bien comprendre le poids de l'histoire dans la relation contemporaine des femmes à l'information ; mettre l'accent autant sur les conduites transgressives que sur le dispositif global car les transgressions, même émanant de minorités voire de personnes singulières, doivent s'interpréter dans le dispositif global ; montrer qu'un regard, certes de femme mais surtout d'emblée tourné vers les problématiques de genre fait émerger notamment en matière d'histoire du journalisme de nouvelles lignes de force, de nouvelles pratiques et de nouvelles figures.

Devant ce qui apparaissait globalement comme le territoire de diffusion des stéréotypes, les premiers chercheurs (ou les premières chercheuses) ont eu tendance à avoir une approche militante des périodiques, étudiant une presse féministe et activiste comme *Le Conseiller des femmes* d'Eugénie Niboyet, *Le Droit des femmes* (1869) auquel collabore Maria Deraismes ou de *La Citoyenne* d'Hubertine Auclerc (1881) qui ont fait l'objet d'une approche poussée et spécialisée. Dans cet esprit, les périodes les plus militantes, les plus engagées et les plus productives en termes de journaux féministes, c'est-à-dire 1830, 1848 et la fin de siècle ont été bien étudiées (Adler, 1979, Riot-Sarcey, 1994, Klejman, Rochefort, 1989), tandis que les périodes qui paraissaient moins militantes souvent d'ailleurs du fait de répressions politiques ont été délaissées. On signalera cependant la récente thèse d'Alice Primi (2006) qui a le mérite de compléter chronologiquement le paysage de la presse engagée.

Mais cette étude nécessaire de la presse féministe a rapidement semblé insuffisante pour repenser les rapports entre masculin/féminin et presse. L'un des enjeux de notre recherche est de considérer la presse dans sa globalité, presse féministe certes, mais aussi journaux généralistes et même « presse pour dames ». Pour participer aussi à la « déconstruction critique des impensés », il faut notamment revenir sur la distinction courante proposée – féminin/féministe – qui ne semble pas entièrement recouvrir l'espace des modes possibles de journalisme notamment à la fin du XIX^e siècle. Cette distinction souvent proposée entre féminin et féministe invite généralement à faire la distinction entre une presse

féminine consacrée aux modes, aux mondanités et à la famille, validant une séparation et une hiérarchie des territoires et une presse engagée et militante rejetant la théorie des territoires, projetant d'accorder aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes (civils et parfois civiques) et consacrée exclusivement à la question militante, les femmes n'étant supposées capables de proposer que ces deux modes de journalisme. Ces distinctions n'apparaissent plus vraiment valides notamment à la fin du siècle où l'on voit apparaître des objets journalistiques ambigus et hétéroclites comme *La Fronde* (1897), d'un côté, mais aussi *Femina* créé par l'éditeur Pierre Lafitte en février 1901 et *La Vie heureuse* lancé par la librairie Hachette le 15 octobre 1902 de l'autre. La création de *Femina* montre l'émergence d'un type de périodique où l'on revendique la construction possible d'un nouveau modèle du féminin, qui ne serait plus abdication de la différence mais mise en compatibilité de données qui semblaient jusque là contradictoires, non pas une masculinisation de la femme mais sa virilisation, dira même *La Vie heureuse* dans une jolie image en septembre 1910 (Ducas, 2003 : 49). Alors que le quotidien généraliste garde jusqu'à la Belle Époque une vision largement fantasmatique de la division du sexe, l'image anxiogène d'une femme masculine, contrenature, signe de la décadence des temps modernes hantant ses colonnes, le magazine *Femina* permet un renversement et le passage à une féminité assumée, « celui d'une féminité sur la défensive à une féminité plus affirmative, ne craignant plus de lier activités mondaines et représentation d'une femme pour ainsi dire « virilisée » (Pinson, 2009). Cette observation appelle plusieurs remarques. On constate une forme de conjonction qui n'est peut-être pas qu'une coïncidence entre la création du magazine moderne et l'invention d'une représentation d'un modèle féminin appelé à durer. Cette représentation de la femme moderne, qui paraîtra sans doute mièvre aux féministes les plus radicales, n'en remet pas moins en cause par son militantisme et son engagement la dichotomie féminin/féministe et fait bouger les catégories. N'oublions pas que le *consortium Femina/Vie Heureuse* sera à l'origine de la création du Prix Femina (Ducas, 2003).

Globalement, cette remarque sur l'ambiguïté de certains journaux féminins au début du XX^e siècle invite dans cette recherche sur le genre et la presse à ne pas succomber trop tôt aux préjugés. Les militantes féministes, pionnières des études *gender*, ont rapidement fait de la presse dite féminine et de la presse généraliste des instruments essentiels, et peut-être les plus totalisateurs de tous, de la domination masculine. Sans invalider totalement ces conclusions, notre lecture de la presse invite à les moduler. Sans même envisager les combats féministes qui sont tous passés par l'instrument périodique, la presse a été aussi, de manière marginale mais globalement significative, un instrument d'émancipation des femmes pour peu qu'elles sachent s'appropriier l'objet et pratiquer

une certaine forme de transgression des interdits. Dans le domaine des représentations, de la lecture ou des écritures journalistiques, il faut à la fois montrer l'existence d'une forme de carcan extrêmement répressif dont les femmes aujourd'hui encore supportent l'héritage mais aussi l'existence de « franchises-tireuses » qui ont utilisé la presse généraliste comme un instrument d'émancipation dans des pratiques qui pouvaient être intimes (la lecture) ou publiques (l'écriture). Cette mise en évidence des pratiques transgressives dans le domaine des représentations, de la lecture ou des écritures journalistiques permet à terme de proposer une autre histoire de la presse et d'éviter l'occultation de certaines inventions significatives. Car l'occultation sexiste en l'occurrence vient au moins autant du milieu des historiens que des pratiques de la presse au XIX^e siècle.

Les représentations

La presse est notamment un lieu de véhicule des stéréotypes et des constructions identitaires sociaux aussi bien que sexués. Il est difficile de prouver que c'est également l'espace d'élaboration et de construction de ces modèles. Au moins peut-on dire qu'elle permet de rendre reconnaissables ces catégories et à les imposer comme des évidences, des catégories de saisie. Ce rôle se renforce à la fin du XIX^e siècle au moment où la presse quotidienne devient une presse de masse, où quatre journaux quotidiens, *Le Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal* et *Le Matin* dépassent ensemble les quatre millions de lecteurs. La résistance à un discours aussi diffus et diffusé devient évidemment beaucoup plus difficile, elle se cantonne à des groupes ou des foyers de résistance irrigués eux-mêmes par une presse militante et beaucoup moins influente : presse féministe notamment car pour la presse socialiste, Marc Angenot (1989) a démontré qu'elle n'échappait pas au discours stéréotypé. Depuis 1836 jusqu'à la Première Guerre mondiale – même si c'est avec des nuances, des infléchissements et des résistances – la grande presse nationale a globalement contribué à rigidifier des modèles plaçant le féminin idéal du côté du domestique, de la famille, de la corporéité, de la faiblesse, de la beauté, de l'instinct, du cœur et des sentiments, et le masculin du côté de la vie publique, de la politique, de la vie militaire, de l'autorité, de la nation, de la force, des idées, de la raison, et de l'intellect. Ainsi Timothée Trimm, le chroniqueur du *Petit Journal* qui a inventé la chronique de lieux communs accessibles à tous a sur la femme son chapelet : « Dieu [...] a donné à la Femme la grâce, l'élégance native, la gentillesse de l'enfant unie à la force d'âme de l'homme, le charme sans cesse varié de la physionomie, la beauté du teint, l'éclat des yeux.... les mille inflexions de la voix, l'art de séduire et de consoler (« Une toilette par jour », *Le Petit Journal*, 07/01/1868) ou encore « Avec l'amour pur, désintéressé, dévoué

qu'elle dispense... souvent au plus pauvre, au plus souffrant, la femme est un ange sur terre qui remplit une sorte d'évangélique mission » (« Les impressions d'une femme », *Le Petit Journal*, 03/02/1868). Aurélien Scholl propose une interprétation beaucoup plus agressive de la théorie des deux sphères lorsqu'il écrit : « C'est que la puissance créatrice manque aux femmes et que leur constance est une perpétuelle oscillation de sentiments sur le même sujet. La constitution physique de la femme est plus délicate que celle de l'homme ; les anatomistes vous diront que son cerveau contient trois à quatre onces de cervelle de moins que le crâne du mâle, qu'elle éprouve aussi de plus profondes altérations de l'influence des climats et de la nourriture ; que c'est toujours par les femmes que commencent les dégénération de notre espèce ; que ses os sont plus petits, plus minces que ceux de l'adulte du sexe male ; que son poul est plus faible ; qu'elle n'a de puissant que le bassin qui doit précéder le berceau et le sein qui doit nourrir l'enfant » (*Le Matin*, 30/11/1889). On l'entend : Aurélien Scholl mobilise une vulgate scientifique pour appuyer ses arguments qui vont tous dans le sens d'un manque ou d'une infériorité du féminin. De cette bipartition du monde découle tout un jeu de rôles, de terrains attribués, de domaines réservés et de spécificités. Notamment, jusqu'à la fin du siècle, la grande presse nationale tout comme la presse féminine continuent à célébrer l'amour, le mariage et la famille comme des espaces idéaux de développement de la femme. « La tâche de la femme dit *Le Petit Écho des dames* en 1889 est d'exercer son influence au foyer et d'y prouver son abnégation entière » (Angenot, 1989 : 209) ou encore *Le Conseiller des dames* laïc et mondain : « Notre rôle au foyer est de plaire aux yeux et au cœur. Soignez donc les avantages dont la nature vous a douées pour charmer les regards du père, du frère, du mari » (1889 : 29). Il est par exemple quasiment impossible à un journal de parler d'une femme sans la resituer par rapport à un homme dont elle serait la femme, la fille, la maîtresse ou la mère. Une chronique intitulée « Les femmes d'Ibsen », parue dans *Le Gaulois* le 23 avril 1894, s'indigne au nom de la race gallo-latine d'un théâtre où les femmes ne sont ni des amantes, ni des épouses, ni des mères.

On pourrait multiplier les exemples en étudiant comme l'a fait Anne-Claude Ambroise-Rendu le territoire du fait divers (2004) ou celui de l'enquête, mais il semble tout à fait intéressant aussi, dans le projet d'une histoire complète du masculin et du féminin dans la presse, de montrer l'émergence d'une conscience féministe dans la presse généraliste et la manière finalement dont certaines femmes se sont appropriées l'objet et ses potentialités. Par exemple, à la Belle Époque, de la même manière que le journal généraliste crée des grands événements sportifs, il peut aussi monter des événements publicitaires en faveur de l'émancipation des femmes. Ainsi, le 26 avril 1914, *Le Journal* annonce-t-il l'organisation d'un référendum pour savoir si les femmes désirent voter. Séverine lance la

campagne dans *Le Journal*. La commission exécutive du scrutin comprend Marguerite Durand, Maria Verone, Valentine Thomson directrice de *La Vie féminine* et Avril de Sainte-Croix (*Le Garrec*, 1982 : 235). Le 5 mai, jour de clôture du scrutin, 505 972 femmes ont répondu oui au droit de vote contre 514 non. Le 5 juillet, à l'occasion d'un hommage public à Condorcet, 6000 femmes sont dans la rue arborant la broche argentée en forme de primevère offerte par *Le Journal* aux manifestantes « Une pour toutes ; toutes pour une ». La presse généraliste, si elle a plutôt contribué globalement à renforcer les barrières, a donc pu aussi à des moments stratégiques offrir une tribune au mouvement féministe. Une vision trop manichéenne d'un univers aussi complexe que celui de la presse peut conduire à des erreurs historiques sur le rôle de la presse dans l'émancipation féminine.

La lecture des journaux par les femmes

On constate la même ambiguïté du côté de la lecture des journaux et de leur appropriation par les femmes. Dans le journal quotidien au XIX^e siècle, les rubriques et leurs frontières renvoient d'une manière normée et prescriptive à une sexuation du journal qui reproduit les mêmes divisions que la société en définissant un espace public plutôt masculin et en marge un espace privé plutôt féminin. Les rubriques politiques et diplomatiques s'adressent plutôt aux hommes tandis que la part du journal qui concerne la maison, l'intimité et la mondanité, est plutôt destinée aux femmes. Ce clivage peut aussi se révéler décisif dans le partage des différents régimes temporels : aux hommes l'exceptionnel, l'événement ; aux femmes l'itératif, le banal, le prosaïque. Les rubriques sont souvent marquées grâce à des indicateurs de genre extrêmement précis, des descriptions de destinataires assez prescriptives censées éviter tout défaut d'aiguillage. Ces contrats de lecture peuvent être parfois doublés de prescriptions internes au foyer familial comme le prouve cet extrait de *Pot-Bouille* de Zola où Angèle, âgée de quinze ans, lit la *Gazette de France* par dessus son *Histoire sainte* : « Angèle, dit-il, que fais-tu là ? Ce matin, j'ai barré l'article au crayon rouge. Tu sais bien que tu ne dois pas lire ce qui est barré. – Papa, je lisais à côté, répondit la jeune fille » (Zola, 1882 : 506). Cette résistance du journal à l'intégration de la femme révèle beaucoup des archaïsmes d'une société. Il est frappant de voir que le quotidien, qui avait sous la Troisième République une vocation à l'universalité, s'ouvre aux femmes avec une lenteur qui traduit sa perplexité et son anxiété devant l'autre sexe. Anne-Marie Thiesse (2000 : 16) rapporte ainsi qu'à la Belle Époque, il semblait inconvenant qu'un homme lise la partie feuilletons du journal et quasiment impossible à une femme de lire la politique. Mais peut-être ne faut-il pas en rester à cette description normée des comportements et s'intéresser à l'appropriation quotidienne

du journal. Or à la différence des espaces publics qui sont effectivement interdits aux femmes, le journal se lit dans l'intimité et aucun gardien du temple ne peut vraiment garantir le respect strict des contrats de lecture. « C'est pour les mamans parisiennes que j'écris cette chronique. Mais j'espère bien cependant que les papas la liront par dessus une épaule ronde, embusqués derrière un cou blanc » (Edmond Dechaumes, *La Presse*, 11/07/1884). Les conservateurs ont donc raison de s'affoler et de craindre la transgression possible : elle est d'emblée induite par l'espace totalisant du journal qui offre sur la même page toutes les matières et qui croit peut-être trop aux divisions symboliques. Les femmes peuvent lire le journal au-dessus de la barre du feuilleton qui sépare les modes et la fiction des matières sérieuses et les hommes se délecter du roman-feuilleton. Il est cependant compliqué de trouver trace de ces lectures sinon dans les journaux ou mémoires (qui, publiés, sont souvent le fait de femmes s'éloignant peu ou prou de la norme), dans les romans, (qui par leur nature fictive sont sujets à caution), et dans les pamphlets (qui stipendient généralement les bas-bleus de toute nature). Ainsi le journal intime de la marquise de Breteuil, rédigé en 1885-1886, montre-t-il que la marquise souvent tenue à l'écart des mondanités parce que de santé fragile est non seulement très au fait des grandes manifestations mondaines et parisiennes mais qu'elle lit aussi les nouvelles politiques et diplomatiques. Sa pratique de lecture et les usages qu'elle fait de ces lectures ne respectent pas les frontières genrées et prescriptives tracées à l'intérieur même du quotidien (Pinson, 2009). Une nouvelle histoire de la lecture du journal devrait tenter de tracer, malgré l'absence de sources statistiques et de témoignage, une histoire très fine des lectures genrées de la presse, les études faites aujourd'hui de la lecture des périodiques ayant tendance à prouver une lecture différenciée. On peut faire l'histoire de la construction de cette lecture et étudier également les tendances sur un cycle long. Les conclusions du travail de Sylvie Debras (2003 : 9) permettent de revenir sur un certain nombre d'idées reçues : certes les femmes d'aujourd'hui lisent moins le journal mais elles le lisent « mieux », c'est-à-dire « qu'elles sont davantage portées que les hommes à lire des articles de fond et à les lire en entier alors que la lecture masculine est plus superficielle.

Les écritures de presse

Du côté des écritures de presse, il semble acquis au XIX^e siècle que les rubriques politiques, diplomatiques, rationnelles (premier-Paris, critique...) sont réservées aux hommes tandis qu'une intervention féminine peut être supportée dans la part du journal très limitée qui concerne la maison, la mode, l'intimité et la mondanité. Les femmes cantonnées dans des rubriques spécifiques et fortement minoritaires dans le journal n'auraient

rien inventé. Or, un examen attentif des pratiques d'écriture des femmes conduit à des conclusions sensiblement différentes. D'abord Delphine de Girardin, la femme du directeur de *La Presse*, a signé de 1836 à 1848 sous le pseudonyme de Vicomte de Launay des chroniques parisiennes étincelantes d'esprit et de malice qui constituent la matrice de toute la chronique parisienne du Second Empire. Delphine de Girardin invente une manière parisienne de prendre à contre-pied l'actualité politique, de saisir au vol le détail caractéristique d'un comportement social, de narrer sur le mode de la conversation ou de la causerie les derniers faits mondains de la semaine. Mondanité, intimité, conversation : ce paradigme renvoie certes à des caractéristiques connotées comme féminines, mais la chronique deviendra sous le Second Empire le genre-roi du journal et ce même paradigme sera développé par une batterie de chroniqueurs journalistes comme Auguste Villemot, Aurélien Scholl, ou Pierre Véron. Une des inventions fondamentales du journalisme au XIX^e siècle est bien due à la plume d'une femme. Ce fait est bien connu, mais le nom de Delphine de Girardin est à peine cité dans les histoires traditionnelles de la presse alors que celui de son mari, Émile de Girardin, inventeur de la presse à quarante francs est omniprésent. Il existe une forme d'invention féminine du journalisme qui ne se réduit pas à une invention du journalisme au féminin. En effet, l'histoire « genrée » du journalisme montre l'émergence de pratiques, de poétiques ou de postures journalistiques qui gagneraient à être isolées et à être replacées dans une histoire qui va jusqu'à nos jours, mouvement particulièrement nécessaire si l'on pense qu'en 2010 les femmes seront majoritaires dans cette profession.

En se penchant sur l'histoire du reportage au XIX^e siècle avec un regard attentif aux productions des femmes, on risque d'être encore plus surpris par le résultat : lorsque le reportage, l'enquête sur le terrain, apparaît dans les années 1870-1880, ce nouveau genre journalistique semble interdit aux femmes aussi bien pour des raisons pratiques (le reportage conduit à se déplacer dans des espaces publics : café, cabaret) que pour des raisons idéologiques (ce genre tourné vers l'extérieur et l'international paraît connoté « masculinement »). Or, deux faits très souvent également « absents » des histoires de la presse mettent à mal cette représentation des genres journalistiques : la visibilité soudaine dans les années 1880 d'une femme reporter, Séverine pour ne pas la nommer, qui n'hésite pas, par exemple, à descendre dans les mines soufflées par le grisou en 1890. Le geste de Séverine est complexe : d'un côté, en devenant un maître du reportage et en affrontant la peur, elle transgresse la sexuation des genres journalistiques ; mais, de l'autre, elle pratique le journalisme de reportage en n'omettant jamais sa féminité et en ne laissant jamais oublier son corps de femme. Ainsi le 1^{er} août 1890, arrivée à Saint-Étienne pour les obsèques des mineurs tués dans le coup de grisou, a-t-elle juste le temps de « se débarbouiller un brin et passer une robe noire » (« Au pays noir :

Les 90 cercueils », *Le Gaulois*, 01/08/1890). Subversive et conventionnelle à la fois, elle ne remet pas en cause la distinction des genres mais, plus subtilement, elle énonce, en acte, une sorte de qualification spécifique de la femme pour le journalisme et pour le reportage. Elle pose une question essentielle : est-ce que la manière dont le féminin est conçu, construit, créé ne prédispose pas les femmes au reportage ?

Un deuxième événement, collectif celui-là, semble corroborer cette hypothèse. En 1897, Marguerite Durand lance, avec l'aide de Séverine d'ailleurs, le premier journal quotidien entièrement rédigé par des femmes, *La Fronde*. C'est surtout la pratique sans retenue du reportage qui étonne les observateurs. Dans les colonnes de *La Fronde*, Séverine défend la pratique du journalisme debout contre le journalisme assis, c'est-à-dire un journalisme du témoignage contre un journalisme de la parole : « Je n'en parle pas comme un rhéteur, j'en parle comme un témoin » (« Chose jugée », *La Fronde*, 16/02/1899). Cette pratique devient visible pour tous au moment du procès de Rennes lors de l'affaire Dreyfus (Cosnier, 1997). Dans la tribune de la presse au procès de Rennes, elles sont six dont trois frondeuses : Séverine, Jeanne Brémontier et Marguerite Durand. Cependant, est-on vraiment – comme semblent le dire et le craindre ces hommes – dans un journalisme de simulacre, dans une tentative de maîtriser le discours dominant, de le domestiquer pour s'en approprier la position ? En fait, ce reportage de frondeuses n'est qu'au premier abord une imitation de celui des hommes, il développe plutôt certaines potentialités du genre, au nom même de cette différence des sexes et de cette théorie des deux sphères constamment affirmées au fil du siècle. Le reportage des frondeuses se caractérise cependant par une nouveauté : sa capacité à l'empathie et au sensualisme radical (Mulhmann, 2004 : 33) peut conduire à la fusion volontaire du reporter avec le sujet observé. Ce reportage fait par des femmes est extrêmement sensible aux misères sociales, au peuple et pose souvent une forme d'équivalence entre femme et peuple. Naît également du côté du reportage féminin une nouvelle pratique journalistique appelée à avoir une longue postérité, celle du journalisme d'identification, où le journaliste prend la place de la victime pour mieux témoigner. Cette pratique, variante du journalisme d'investigation, est initiée aux États-Unis par une femme : Nellie Bly. Il existe peut-être une coïncidence à interroger entre ce moment du reportage féminin au tournant du siècle, et puis aujourd'hui la sociologie de la profession qui se caractérise par une augmentation nette du nombre des femmes et également l'émergence de différentes formes de journalismes qui témoignent d'un nouvel engagement du reporter. Ces formes, souvent pratiquées par des femmes manifestent justement un certain affaiblissement de l'impératif du « tout objectif ». Par exemple, on constate du côté du reportage de guerre depuis une dizaine d'années le développement d'un *journalism of attachment* (le terme est né en 1998

au moment de la guerre en ex-Yougoslavie) qui renonce à la neutralité, quand il s'agit par exemple de couvrir la souffrance des populations civiles touchées par les conflits. Au lieu d'être une simple courroie de transmission pour les sources gouvernementales et militaires, ce reportage se propose de se mettre du côté des victimes et de faire prendre conscience des coûts humains et émotionnels de la guerre. Autre forme de journalisme qui émerge en France ou réémerge : un journalisme de la tranche de vie ou un journalisme ethnographique de l'intime. Ces articles, qui ne sont pas sans lien avec la miniaturisation des techniques du reportage pratiqués dans la *Fronde*, mettent en scène des personnages dépourvus de tout statut social pour des portraits. Ils reposent sur un usage intensif de la citation, de la parole rapportée et si possible colorée. Ce journalisme de l'intime s'emploie à faire surgir des affects et à jouer sur le passage brutal de l'émotion. Appartient à ce registre, par exemple, la page portrait de *Libération* qui a été créée par une femme en 1995 (Neveu, 2000). Or, dans ces deux formes d'articles, *journalism of attachment*, journalisme de l'intime, selon les spécialistes de l'information (*ibid.*), on constate une nette surreprésentation des femmes.

La progression des femmes dans la presse accompagne aujourd'hui un retour à un journalisme empathique dont on peut trouver l'origine au tournant du siècle dans *La Fronde*. Cette forme de journalisme vient concurrencer le journalisme du tout objectif très développé au XX^e siècle et s'accompagne aussi d'une « relittérisation » manifeste de la presse avec des articles qui jouent sur les mises en scénarios, les mises en portraits, qui convoquent des procédés littéraires... Cette pratique invite l'historien à un retour en arrière sur ces quelques femmes, journalistes du XIX^e siècle dont l'invention de postures, de procédés et de poétiques a sans doute été considérablement occultée, soit qu'elle ait été récupérée (on pense à la chronique), soit qu'elle ait été niée (on pense au reportage). On touche alors à un paradoxe manifeste : une partie de l'invention du journalisme serait à mettre à l'actif de quelques femmes alors même qu'elles ont été – dans la mesure du possible – tenues à l'écart du champ médiatique.

Conclusion

Ce changement de perspectives permet en fait une réécriture manifeste de l'histoire de la presse et de l'histoire des femmes. En termes d'écritures de presse, une réflexion du XXI^e siècle sur la production des femmes journalistes au XIX^e siècle permet de comprendre à partir de quels pré-supposés hérités du XX^e siècle et de l'histoire de la presse qui s'est élaborée à cette époque, nous pensons l'histoire de la presse. La grande historiographie de la presse est quasiment uniquement masculine. Or, les femmes, bien que peu nombreuses, ont été à la source d'inventions

importantes, occultées par les historiographes aussi bien en matière de chronique que de reportage, soit les deux genres fondamentaux du journalisme au XIX^e siècle.

Cette proposition de relecture de l'histoire de la presse du XIX^e siècle est faite par une femme et, pour le dire avec les mots de Marlène Coulomb-Gully, il existe une « suspicion de l'engagement partisan pesant aujourd'hui encore sur les travaux sur le genre, qui pourraient ne pas satisfaire aux critères d'objectivité qui caractériseraient la recherche scientifique ». Cet argument, s'il est reçu, peut aussi induire à suspecter une production historiographique quasiment uniquement masculine. Peut-on vraiment écrire avec sérieux qu'à côté d'un regard féminin partisan, le regard masculin serait neutre et non orienté ? C'est avec de pareils présupposés que les études *gender* sont, depuis plusieurs années, marginalisées et décrédibilisées. À leur retournement, on constate l'inanité de ces propositions. Nous proposons donc effectivement un éveil des études de presse aux problématiques *gender*, mais nous souhaitons également que ce regard soit rétrospectif, historique et nous assumons parfaitement qu'il soit celui de femmes.

Références

- Adler L., 1979, *À l'aube du féminisme. Les premières journalistes (1830-1850)*, Paris, Payot.
- Ambroise-Rendu A.-Cl., 2004, *Petits récits des désordres ordinaires. Les faits divers dans la presse française des débuts de la Troisième République à la Grande Guerre*, Paris, Seli Arslan.
- Angenot M., 1989, *1889, Un état du discours social*, Montréal, Éd. Le Préambule.
- Cosnier C., 1997, « Les "Reporteresses" de la Fronde », pp. 73-82, in : Cahm É., Citti P., dirs, *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, Tours, Publications de l'université François Rabelais.
- Coulomb-Gully M., 2009, « Les sciences de l'information et de la communication : une discipline *gender blind* ? », *Questions de communication*, 15, pp. 130-153.
- Debras S., 2003, *Lectrices au quotidien. Femmes et presse quotidienne : la dissension*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Ducas S., 2003, « Le prix Femina, la consécration littéraire au féminin », *Recherches féministes*, vol. 16, 1, pp. 43-95.
- Klejman L., Rochefort F., 1989, *L'Égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République*, Paris, PFNSP/Des femmes.
- Le Garrec E., 1982, *Séverine, une rebelle*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Mulhmann G., 2004, *Une histoire politique du journalisme XIX-XX^e siècles*, Paris, Presses universitaires de France.

- Neveu É., 2000, « Le genre du journalisme. Des ambivalences de la féminisation d'une profession », *Politix*, vol. 13, 51, pp. 179-212.
- Pinson G., 2009, « La femme masculinisée dans la presse mondaine de la Belle Époque », communication prononcée au séminaire *Masculin/féminin et presse au XIX^e siècle*, Lyon, Institut des sciences de l'homme.
- Planté Ch., 1989, *La petite sœur de Balzac*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Primi A., 2006, « Être fille de son siècle ». *L'engagement politique des femmes dans l'espace public en France et en Allemagne de 1848 à 1870*, thèse en histoire contemporaine, Paris 8.
- Riot-Sarcey M., 1994, *La démocratie à l'épreuve des femmes : trois figures critiques du pouvoir, 1830-1848*, Paris, A. Michel.
- Thiesse A.-M., 1984, *Le Roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Éd. Le Chemin vert/Éd. Le Seuil, 2000.
- Zola E., 1882, *Pot-Bouille, Les Rougon-Macquart, Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, t. 3, Paris, R. Laffont, 1992.